**Prédication du 7 juillet\_Fête du pain**

 Le texte proposé à notre méditation ce matin est tiré de l’Evangile de Marc, chapitre 6, versets 1 à 6a :

 « 1 Jésus partit de là. Il vient dans sa patrie et ses disciples le suivent. 2 Le jour du sabbat, il se mit à enseigner dans la synagogue. **Frappés d'étonnement** (e)kplesso/mai), de nombreux auditeurs disaient : "*D'où ces choses sont-elles venues à lui ? Et quelle est cette sagesse qui lui a été donnée et [qui explique que] de tels miracles par ses mains devenant ?* 3*N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie et le frère de Jacques, de Josès, de Jude et de Simon ? et ses sœurs ne sont-elles pas ici, chez nous ?*" Et ils étaient scandalisés en / par lui. 4 Jésus leur disait : "*Un prophète n'est pas méprisé sinon dans sa patrie, parmi ses parents et dans sa maison*." 5 Et il ne pouvait faire là aucun miracle ; sinon quelques malades qu’il guérissait en imposant les mains. 6 Et il s'étonnait / admirait (qauma/zw) de leur non-foi ».

 Chers frères et sœurs

 **1) Les Galiléens croyaient connaître Jésus**

 **Jésus vient dans sa patrie : autrement dit en Galilée, à Nazareth.** Là, il est chez lui. Parmi ceux avec qui il a joué, fait les quatre cents coups. Parmi les personnes avec qui il est allé à l’école, avec lesquelles il a fait son catéchisme et peut-être même avec lesquelles il a travaillé. Il est chez lui en territoire connu. Il connaît mais il est également connu. Certains amis de ses parents, certains membres du village l’ont vu naître, l’ont pris dans leurs bras quand il ne marchait pas encore. Certains habitants ont été ses professeurs à l’école ou à la synagogue. Tous ces gens ont gardé en mémoire le Jésus qu’ils ont connu : le garnement malicieux, le bricoleur de génie, l’élève studieux, le catéchumène enflammé. Tous ont une image de lui. Mais aucune de ces images ne correspond à celle que Jésus leur renvoie en enseignant dans la synagogue. Alors ils ne comprennent pas. **L’attitude des Galiléens est bien souvent la nôtre**. Bien souvent nous plaquons sur des personnes que nous n’avons pas vu depuis longtemps, l’image que nous nous étions faites d’eux à l’époque. Pire : nous les enfermons dans cette image. Oubliant qu’ils peuvent avoir changé, qu’ils peuvent avoir évolué, qu’ils peuvent avoir été transformé par tel ou tel événement de leur vie. Tel est également le cas pour des personnes que nous voyons souvent comme nos enfants. Combien de fois n’ai-je pas entendu des enfants dire à leurs parents : « *mais ça va j’suis plus un bébé* » ; ou alors « *mais maman ça fait longtemps que je n’écoute plus cela, que je ne mange plus cela, que je ne m’habille plus comme cela* ». En tant que parents, nous avons tendance à enfermer nos enfants dans des images qui nous correspondent. Nous les gardons en mémoire dans une enfance éternelle car profondément nous refusons de les voir grandir, nous refusons qu’ils nous échappent. **Le texte de ce jour nous apprend, nous invite à lâcher prise**. Nous n’avons aucun pouvoir sur les êtres qui nous entourent, que nous côtoyons ou avons côtoyé. Il nous faut accepter cette dé-maîtrise sur eux. Il nous faut accepter de les considérer pour ce qu’ils sont au moment donné, au moment où nous les rencontrons. Il ne faut pas les rendre prisonnier de notre mémoire ou de notre volonté. Et cela n’est possible qu’en Christ. Car « *entre moi et mon prochain, aimait à dire D. Bonhoeffer, il y a le Christ. C’est la raison pour laquelle il ne m’est pas permis de désirer une forme de communauté directe avec mon prochain. Le Christ seul peut l’aider, comme seul il a pu m’aider moi-même. Cela signifie que je dois renoncer à mes tentatives passionnées de décider, de forcer ou de dominer mon prochain. Mon prochain entend être aimé tel qu’il est, indépendamment de moi, c’est-à-dire comme celui pour qui le Christ s’est fait homme, est mort et est ressuscité, pour qui il y a un pardon des péchés et une vie éternelle. Parce que, avant que je ne puisse rien faire, le Christ avait déjà tout accompli pour lui ! Je suis tenu de laisser mon prochain libre pour le Seigneur auquel il appartient et qui veut que je le rencontre comme tel. C’est cela que nous voulons dire quand nous affirmons que nous ne pouvons rencontrer le prochain qu’à travers le Christ. L’amour psychique se fabrique une image préconçue du prochain, de ce qu’il est et de ce qu’il doit être. Il veut manipuler sa vie. L’amour spirituel part de Jésus-Christ pour connaître la vraie image de l’homme ; c’est l’image que Jésus-Christ a marquée et veut marquer de son empreinte* » (D. Bonhoeffer, *De la vie communautaire*…, p. 32).

 **2) Les Galiléens étaient étonnés**

**Les Galiléens enferment Jésus dans l’image du garnement qu’ils ont connu et s’étonnent de son enseignement.** Le verbe renvoie à une expérience douloureuse : le fait d’être frappé de l’extérieur et de tomber sous l’effet de ce coup. Ce qui les frappe est formulée dans leurs questions : « *D'où ces choses sont-elles venues à lui ? Et quelle est cette sagesse qui lui a été donnée et [qui explique que] de tels miracles adviennent par ses mains ?*». La contradiction est celle de la provenance : la sagesse et les actes de puissance les conduiraient naturellement à voir en Jésus un personnage rempli de l’Esprit divin, investi de l’autorité et de la puissance divines mais sa provenance nazaréenne les oblige à conclure à un être doué d’un esprit humain, faible et limité. Les Galiléens ne sont pas étonnés de voir un homme pouvant accomplir des miracles : il y en avait à l’époque ! Le Talmud nous raconte, par exemple, les hauts-faits de « Honi-le-traceur-de-cercles » capable de faire pleuvoir en traçant un cercle sur le sable. Les Galiléens ne sont pas non plus étonnés par l’enseignement de Jésus. Là encore, nombreux étaient les rabbis qui étaient réputés pour leurs sagesses et en premier lieu le fameux Gamaliel. L’étonnement s’explique de par le fait que ce personnage représentant l’autorité divine, ils le connaissent. Un inconnu peut être revêtu de grandes qualités, il peut être entouré de légendes, il peut être sanctifié, idolâtré. Mais là, tout le monde sait que Jésus n’est pas un saint. Leur étonnement réside dans le fait que Jésus a été et est pleinement homme. **Et c’est tant mieux**. En venant habiter le péché, Dieu l’a vaincu une fois pour toutes. En venant l’assumer, il en a aboli, détruit les effets. Refuser de voir l’homme en Jésus, c’est refuser le salut de Dieu. Refuser le Dieu-homme, c’est refuser de pouvoir être homme, aujourd’hui, de manière nouvelle. S’interdire de pouvoir être des créatures nouvelles. Non pas saintes. Non pas parfaites. Car être en Christ, c’est refuser, « *renoncer à toute qualité de surhomme ou de demi-dieu, à tout effort de dépasser l’homme en [soi] ; car tout cela est faux* » et illusoire, disait le même Bonhoeffer (D. Bonhoeffer, *Ethique*…, p. 49). C’est refuser d’être par ses propres forces. C’est faire une croix sur ses ambitions, sa soif de pouvoir, ses envies de gloire ; c’est faire une croix avec celle du Christ. Et c’est accepter en revanche de s’abandonner à Dieu, de placer en lui toute sa confiance, toute sa vie. Lui seul pourra alors nous transformer.

**3) Les Galiléens sont puissants**

 **Persuadés de connaître Jésus et refusant l’idée d’un Dieu pleinement homme, les Galiléens ne croient pas en lui.** Et cette incrédulité étonne Jésus. Elle l’étonne car elle empêche la grâce d’advenir. Jésus est Tout-Puissant mais se veut discrètement Tout-Puissant. Chacun se souvient des recommandations sévères qu’il faisait après avoir guéri un lépreux, chassé un démon ou ramené à la vie la fillette de Jaïrus. **Jésus se trouve donc en face d’une puissance qu’il ne peut vaincre : l’incrédulité**. Cette expérience est encore la nôtre aujourd’hui. Nous constatons l’incrédulité progresser jour après jour un peu plus. Et cela nous fait mal. Nous ne comprenons pas comment des hommes et des femmes peuvent rester insensibles devant la Bonne Nouvelle de ce Jésus qui fait vivre une vie nouvelle. Nous ne comprenons pas et pourtant même cela doit être un sujet d’admiration. Le verbe employé pour décrire l’étonnement final de Jésus signifie aussi « admirer ». Si l’étonnement des Galiléens est celui du coup reçu, l’étonnement de Jésus est celui de l’émerveillement devant quelque chose d’extraordinaire. **Jésus constate que la puissance de Dieu s’arrête devant la liberté de l’homme juif, issu du peuple élu.** Il s’aperçoit que même les Galiléens ne sont pas obligés de croire. Que l’amour de Dieu va jusqu’à accepter le refus de l’homme. Mieux : que sa venue sur terre est l’expression de la volonté de Dieu de dépasser le refus de l’homme. Dieu frappe à la porte des cœurs mais ne force jamais la porte. Et nous devons en faire autant. Allez et étonnez-vous de l’amour de Dieu. Amen.